

"Foi dans l'Europe" dans Journal de Genève (10 décembre 1949)

Légende: Le 10 décembre 1949, le Journal de Genève précise les objectifs de la conférence européenne de la culture et prône un optimisme pro-européen malgré la division du continent.

Source: Journal de Genève. National, Politique et Littéraire. 10.12.1949, n° 289. Genève.

Copyright: (c) La Lettre Hebdomadaire du Journal de Genève et Gazette de Lausanne

URL: [http://www.cvce.eu/obj/"foi_dans_l_europe"_dans_journal_de_geneve_10_decembre_1949-fr-1b07a061-2171-4e3c-9875-d199c4944f63.html](http://www.cvce.eu/obj/)

Date de dernière mise à jour: 20/09/2012

Foi dans l'Europe

Au moment où des hommes représentant l'élite intellectuelle des pays occidentaux se réunissent à Lausanne afin de parler de la culture européenne et d'envisager les moyens de lui rendre son éclat, il se trouve des sceptiques et des désabusés pour déclarer qu'ils poursuivent une tâche utopique. Il faut s'entendre, il ne s'agit pas de créer une culture européenne, qui serait la négation même de ce que l'Europe symbolise ; il s'agit au contraire de faire revivre la diversité de ces cultures et de ménager entre elles tous les rapprochements et toutes les interpénétrations possibles. L'Europe, on l'oublie trop souvent, ne s'étend pas en surface, mais en profondeur. C'est parce qu'elle est diverse, que l'Europe, dans ce qu'il en reste, demeure forte ; par la profondeur de ses traditions, elle constitue un ensemble de récifs de corail que les marées peuvent submerger, mais qu'il est malaisé de détruire. Aussi ne doit-elle renoncer à rien de ce qui fit sa grandeur et assura son rayonnement. Tant qu'elle défendra les valeurs spirituelles, elle conservera ses chances, tant qu'elle continuera de défendre la personnalité humaine, elle éveillera des échos dans le monde entier. On oublie vraiment trop facilement les leçons de la guerre qui vient de s'achever. Pendant quatre ans, l'hitlérisme fut le maître du continent. Qu'ont pu faire ses divisions motorisées et sa police impitoyable contre les esprits qui refusaient de se soumettre ?

Dans une forme un peu paradoxale, Goethe disait que l'on mourait que lorsqu'on le voulait. Une défaite définitive n'est pas l'effet d'une force matérielle ; elle est engendrée par une défaillance de l'âme. Ce n'est pas sur la carte qu'il faut juger de l'effet d'un succès militaire ou d'une occupation. Rien n'est plus changeant que ces données-là. En juin 1940, les Français purent croire que leur liberté était compromise pour des siècles. Ils ont su ne pas abdiquer, parce qu'une nation saine et virile, si elle est exposée à des revers, ne se renie pas elle-même. Il en est de même aujourd'hui. Certes le paysage politique n'est pas encourageant. Le totalitarisme est installé au cœur du continent. La moitié géographique de l'Europe est soumise à un horrible asservissement ; des rumeurs d'une souffrance continue nous parviennent à travers le rideau de fer. Ce régime abominable peut encore durer longtemps, mais seuls ceux qui ignorent les lois historiques peuvent croire qu'il durera éternellement.

Ce sont précisément les élites de ces nations asservies qui manifestent le pessimisme le plus accablé ; elles ne voient leur délivrance qu'à travers une nouvelle guerre qui les libérerait de l'oppression. Un grand écrivain roumain, M. Virgil Gheorgiu, qui, sous le titre de *La Vingt-cinquième heure*, a publié un livre émouvant vient de déclarer que l'Europe n'est plus qu'une terre détruite par la guerre, que se partagent les Russes et les Américains. Il est trop tard, conclut-il, pour créer une fédération européenne. La douleur personnellement ressentie explique ce scepticisme découragé. Il faut qu'il sache que les européens demeurés libres n'oublient point ceux qui ne le sont plus — momentanément — et que nous nous sentons tous responsables des erreurs qui ont sacrifié des pays sans lesquels notre continent ne serait pas complet. Mais il faut qu'il sache aussi que si un fragment de l'Europe n'est point résolu à vivre, les pays tombés sous une tutelle asiatique risquent de connaître un esclavage prolongé.

Evidemment, entre deux empires gigantesques, l'Europe paraît frêle, car, pour le moment, elle ne possède ni la puissance industrielle de Etats-Unis ni la masse militaire de la Russie, mais enfin, elle englobe trois cents millions d'habitants, de grandes possibilités économiques, un riche réservoir colonial, et animant le tout, une civilisation qui est loin d'avoir épuisé sa force créatrice. C'est pourquoi il serait absurde de désespérer et d'accepter passivement l'incorporation dans un des blocs qui semblent l'écraser aujourd'hui.

Il faut être, au contraire, reconnaissant aux hommes clairvoyants qui s'efforcent de rassembler les énergies européennes, de coordonner les activités économiques, d'éveiller le sentiment de solidarité qui doit unir les hommes attachés à la liberté et résolu à la défendre.

René Payot.